

démonstration publique, extension du domaine de la foire

par Jac Fol

Dans l'ouvrage de référence¹, introduisant le texte visionnaire de Tocqueville², Laurence Bertrand-Dorléac : "On ne dira jamais assez la mélancolie du despote quand il se met à vouloir cesser de régner par la force"³ et Tocqueville : "Dans les sociétés démocratiques, l'imagination des hommes se resserre quand ils pensent à eux-mêmes ; elle s'étend indéfiniment quand ils pensent à l'État."⁴

Un monstre est advenu au cœur de Tours, un monstre dûment commandité, un monstre à facettes, un monstre un peu réduit, un monstre, nous le reconnâtrons, facétieux.

Facteur de surinterprétation, on ne dira jamais assez qu'il fait dire sur le dit, le monstre est devenu la forme actuelle de l'apparition : se montrer, être vu, rester énigmatique, voire incompréhensible. Sachant que le monstre est toujours impropre, et réalisant que toute monstruosité dit du monstre, notre éclairage ne sépare pas "monstre" et "monstruosité".

À l'instar de ses "semblables", d'abord, il inquiétait voire froissait :

"Mais qu'est-ce donc que cette chose en notre historique cœur de cité ?"

S'agissant d'une sculpture en cœur de ville, d'aucuns attendaient un personnage mémorable, ou, modernes, un objet plastique abstrait, ou postmodernes, une ironie sociale, ou révolutionnaires, une disruption dans le paysage patrimonial... La déception faillit être unanime ; conservateurs et progressistes n'avaient qu'à se plaindre : on se moquait d'eux, sans aucun égard pour leur antinomie.

Pire aurait été un mieux !

Un monstre, horreur et damnation, un monstre de cette sorte : emprunté à un ordre numérique, même pas organique, même pas sylvestre, même pas marécageux, mais biseauté, même pas fini, faussement métallique, faussement méchant, véritablement protecteur. Presque fermé sur lui-même, peut-être vaguement monstre et certainement pas bien méchant, très bien entravé, au moins sédentarisé.

Un monstre qu'aucun digne chevalier n'irait défier, un monstre calculé, un cauchemar d'anatomiste : une vague ressemblance d'ours, une goldorakie trop affirmée, presque des doigts et en toute vraisemblance écervelé.

Le cerveau des monstres est toujours atteint, fréquemment de méchanceté, parfois de restriction, la principale fonction du monstre consiste à être affublé de maux ; le monstre est un multiplicateur de mal !

CE monstre récusait sa capacité au changement, un monstre dont la première, et intolérable, monstruosité est de l'être à peine, en somme un être-à-peine-monstre, mais, comme toujours, nul ne savait exactement ce que ferait

¹ *Faire art comme on fait société Les Nouveaux commanditaires*, Dijon, les presses du réel, 2013.

² Toc-Que-Ville : nom même du devenir urbain !

³ *Faire art comme on fait société* pp.180-181

⁴ *ibidem* p.187

ce monstre, et ce qu'il en serait de sa *capax mutationum*⁵. Il en va des êtres-à-peine comme des êtres et des monstres complets : d'une incertaine destinée, et de l'absolue énigmatique de leur perspective. Malgré les prédictions, parfois sinistres, il se peut des rencontres, comme, par exemple, celle d'un public accueillant, intrigué, intéressé, amusé ; des personnes qui *le* veuillent bien dans leur espace. Diantre, celui-ci était *également* une œuvre d'art ; s'il est admis que l'art soit problématique, il est encore difficile de souffrir que ses formes soient aussi problématiques. Si l'on accepte que la monstruosité se soit intériorisée, un monstre conserve sûrement une forme problématique !

Une des questions de l'espace public ressort du "bien commun" qui peut s'y trouver et de ce qu'il en est à son propos. À en croire l'énorme soulèvement médiatique accompagnant ce monstre-ci⁶, on peut lui concéder d'être "sujet commun" à diverses controverses et extrapolations ; quant à celles et ceux qui décident, quant à sa déposition, quant à ses dimensions, quant aux malheurs qui pourraient s'ensuivre, quant à ses dégradations ou parures momentanées, quant à son placement et ses tentants déplacements, quant à celles et ceux qui l'apprécient ou en détestent même l'idée... Il en est des situations publiques comme des organismes vivants : proprement impossible de savoir exactement ce qui les attend ; à moins d'avoir réglé leur sort dans quelques pactes diaboliques.

Mis à part la bombe et le virus qui détériorent leur voisinage, la chose publique assure doucement du changement autour, c'est à l'entour que les changements s'effectuent. Ce monstre-ci n'est ni viral ni explosif, ce monstre-là modifie le paysage et pas seulement physique mais tout aussi social, voire symbolique. Les traditions se perdent, les esprits s'égarer, même les monstres commutent !

Ce monstre, comme ses "semblables", avait un secret de monstre bien singulier, une bien étrange monstruosité d'art public : sa difformité n'était que feinte, son défaut sociétal n'était qu'un leurre, il deviendrait figure urbaine, lieu de rendez-vous et dénominateur de place, qui *du marché* devenait sienne.

Après cet accueil en monstruosité tourangelle, nous vous servons quelques mots du monstre en général, *monstre-là*, puis quelques aspects de ce *monstre-ci* avant, *en somme*, quelques plausibles effets.

monstre-là

Le monstre est chose par excellence, même "chose historique", ce qui le caractérise le livre monstre, ce qui le spécifie le fait machin-truc que l'on peine à décrire. Tout monstre augure d'une peine-à-décrire et parce que sont rares ses caractéristiques et parce que sont spéciales ses formes, et parce qu'il apeure, on préfère, même en description, l'éviter.

⁵ Une des joyeuses facultés du monstre [nous en éclairons certaines] ressort de son intérêt savant : le monstre en appelle à l'érudition et comme fréquemment avec les faits naturels ou en voie d'appréciation *on* recourt à une langue morte ! Cette relation de l'extrême vivant à une morte langue ne laisse pas de questionner.

⁶ Le projet puis la "chose" ont donné lieu à une presse abondante, de nombreux commentaires, des intérêts divers et des événements générés (modifications, exploitations, vestures).

Autrefois, le monstre était une chose peu recommandable auprès de laquelle on destinait celles et ceux qui insupportaient, espérant qu'ils n'en reviennent. Avec le monstre, l'effroi était de mise, le monstre était un sérieux tourment. Bien des siècles que le monstre éprouvait de différentes manières la témérité des hommes dont celles et ceux s'employant à le vaincre, au mieux le terrassant, au pire y succombant.⁷ D'héroïques coutumes encourageaient tout cœur vaillant à l'affronter pour l'anéantir, y compris par la ruse. Avec le monstre, afin de conjurer ses véhémences et ses retorsions, la ruse pouvait s'imposer. La ruse, pratique des mauvais esprits (sorciers, sorcières, dieux multiples, et autres quasi-monstres) n'était pas recommandée mais consentie, tant de monstrueuses fourberies justifiaient cette dérogation. L'attestée méchanceté du monstre encourageait l'astuce, son manque flagrant de scrupule motivait l'usage d'armes funestes.

Parallèlement, des contes *immoraux* recontaient la bienveillance de certains monstres prodigieux, la monstrueuse méchanceté ne devait nonobstant pas faire de doute !

L'expression française compte au XX^{ème} siècle quelques sérieux théoriciens du monstre de Jurgis Baltrusaitis à Gilbert Lascault en passant par Georges Canghulem et Michel Foucault. Ces théoriciens se regroupent en deux catégories : ceux qui instaurent sa dimension fantastique via ses effets artistiques et ceux qui le démontrent en ressort d'une société dont le monstre exprime antinomiquement la normalité. Les uns approchent les formes du monstre tandis que les autres en creusent l'épistémologie.

Les formes du monstre deviendront morales. Monstre moral dont le roman policier s'est parfaitement saisi pour raconter la normalité de l'anormal, approuvant l'oxymoron monstrueux : "trembler en toute sécurité"⁸. L'être humain était cependant psychologiquement *prévenu* : il dissimulait en lui des monstruosités dont l'escamotage tant lui coûtait. De la lointaine, menaçante et dangereusement pénétrable forêt, le monstrueux s'était bien déplacé. Non seulement, toute intimité pouvait être touchée, mais au plus profond de chacun sommeillait la possible immondice. La monstrueuse possession, cousine du diabolique, attendait les âmes susceptibles de basculer dans le crime. La co-naissance de l'intimité et de la subjectivité animait l'implosion. L'intime sécurisation du sujet reprenait et intensifiait ses risques. L'habitude de faire correspondre des dispositifs sécuritaires aux sentiments d'insécurité renforce ces sentiments, les dispositifs de protection avivent les désirs de protection.

Certains l'affirmeraient longtemps : le monstre c'est l'âme, absolue immatérialité qui détermine le comportement du corps qu'elle possède...

Et si l'âme était le monstre ?...

Ne négligeons pas ces liens royaux que Foucault si bien rappelle, tout d'abord : "... le thème de ces deux hors-la-loi que sont le souverain et le criminel, on va le retrouver d'abord avant la Révolution française sous la forme la plus pâle et la plus courante, qui sera celle-ci : l'arbitraire du tyran est un exemple pour les criminels possibles, ou c'est encore, dans son illégalité fondamentale, la permission donnée au crime."⁹ Et puis : "Le premier monstre juridique que l'on voit apparaître, se dessiner dans le nouveau régime de l'économie du pouvoir de punir, le

⁷ La dissymétrie du combat au monstre n'est pas toujours manifeste, le vampire, sorte particulière de monstre, plutôt stabilisée au XIX^{ème}, est un presque-même humain dont quelques caractéristiques révèlent la différences : ses dents, son noctambulisme, son goût du sang, son reflet dérobé. Sa victime est assimilée, la vampirisation d'un être le "rend" vampire.

⁸ Cette "conception" traduit l'idéologie première du spectacle qui consiste à "vivre", dans un cadre sécurisé, des émotions sans dommages.

⁹ Michel FOUCAULT *Les Anormaux* Cours du Collège de France, 1974-1975, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1999, p.86 (cours du 29 janvier 1975).

premier monstre qui apparaît, le premier monstre repéré et qualifié, ce n'est pas l'assassin, ce n'est pas le violeur, ce n'est pas celui qui brise les lois de la nature ; c'est celui qui brise le pacte social fondamental. Le premier monstre, c'est le roi. C'est le roi qui est, je crois, le grand modèle général à partir duquel dériveront historiquement, par toute une série de déplacements et de transformations successives, les innombrables petits monstres qui vont peupler la psychiatrie et la psychiatrie légale du XIXe siècle."¹⁰

Sauf erreur, Tours est bien la capitale des châteaux de la Loire, cœur urbain de la vallée des rois dit-on !

Des uns, savants examinateurs des pratiques artistiques, et des autres, épistémologues sociétaux, s'ensuit une histoire du monstre dans laquelle il en vient toujours à s'urbaniser.

&

La révolution industrielle, peut-être monstre elle-même, invite en ville des créatures équivalentes que, forcément, elle mécanise. Parallèlement, l'exhibition du monstre, sa médicalisation, son être-foire, en rapproche les hommes qui, sans risque, avec un léger frisson que partage l'enfant curieux, peuvent le voir de près, considérer ses difformités, s'inquiéter de ses étranges proximités, en craindre la généalogie. Rapproché, exhibé, le monstre est approché.

Jusqu'à son au-delà par l'industrialisation de l'humain, mécaniques et chimies aux corps, et ses techno-prothèses qui compensent ses handicaps et augmentent ses capacités.¹¹

Produit humain des plus perfectionnés, avec les siècles, le monstre s'est avancé, retouchant ses apparences, rabotant ses aspérités, le monstre s'est policé, se coulant dans le moule absolu de sa demande : l'humanité. Sortant de sa mystérieuse forêt, par quelques phénomènes magiques, dont le cinéma, cette perfection des procédés industriels, il s'est urbanisé.¹² L'imaginaire inhumanité du monstre a perdu son crédit, la créature supporte désormais son humanité, une histoire du surnaturel fait apparaître cette assimilation du monstre : la civilisation passe partout.

Pathétique domestication du monstre qui, s'humanisant, ne s'incarne pas moins dans celui qui décide d'éliminer une partie de l'humanité, Adolf et ses sous-monstres exécuteurs. Le monstre-créature se fait l'homme-monstre décidant, à un terrible tournant de l'histoire, au nom d'une toujours délirante pureté, d'exterminer son impossible. La monstruosité a commis ses terribles crimes, ceux des hommes contre leurs semblables qu'ils disaient dissemblables comme ce contre-humain que fût le monstre exterminateur qui, comme tout despote, justifie par la violence la souveraineté qu'il usurpe.¹³ Le despote est l'extrême usurpateur volant à "son" peuple le droit suprême d'un exercice qui l'assimile à sa destructrice folie, celle-celui qui ignore les vertus du renoncement et préfère parachever son entreprise de dévastation.

¹⁰ ibidem p.87

¹¹ La prothèse compense évidemment, mais augmente la vue, la vitesse, la puissance ; nous lui devons une semblance d'arme !

¹² Le cinéma étend la monstruosité à la ville comme il en ressasse les origines telluriques, sur-naturelles. Le cinéma est notre art industriel du mixage.

¹³ Ce qui explique la mélancolie du despote ayant renoncé à la violence, neurasthénie du renoncement à sa propre fin ; la mélancolie n'est-elle pas une forme de regret de soi !

À la monstrueuse horreur des camps du XXème siècle, il faut bien raccorder les monstrueuses bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, l'horreur n'est pas exclusivement assimilable aux déportations-extermimations, degré monstrueux d'inhumanité, l'horreur comprend *littleboy* largué(e) à 8:15 le 6 août 1945 d'un avion dont l'équipage a été décoré dès son retour 6 heures plus tard, horreur qui se reproduit le 9 août à 11:02 par le largage de *fatman* [encore un homme déguisé en bombe] et ses 75 000 morts sur le coup et celles et ceux qui jamais ne s'en remettront.

Douloureux de raccorder la déportation des contrevenants imaginaires et deux flashes infiniment mortels, les camps et les bombes, a fortiori nucléaires, démontrent à jamais l'humaine inhumanité dont le monstre en forêt n'était même pas le soupçon. Si l'on sait aussi l'extermination guerrière que les armes et les munitions fabriquées doivent forcément produire, nous n'oublions pas les horribles coulisses du drame où, loin des champs de bataille, des femmes et des hommes sont *civilement* rayés de toute carte. Monstrueuse assertion : il y va des emplois dans les usines d'armement.

À cette échelle, la démonstration de force avec toutes ses motivations, dont technologiques, surpassent, par l'ampleur de leur létalité immédiate et leurs ravages différés, les formes antérieures de monstruosité.

Ainsi, l'humanité a confirmé son pendant d'inhumanité.

Pas à pas, de la forêt profonde à l'écran, en passant par la foire et l'industrie, le monstre a métamorphosé ses difformités en conformités ; la créature d'éviction s'est faite comparse, étrange mais comparse, comme toutes ces étrangetés dont les différents écrans nous recommandent la proximité. La distinction homme-monstre s'est affaiblie et parce que l'impureté des âmes et parce que ni l'homme ni le monstre ne savait exactement à quoi s'en tenir. La grande indifférence surmoderne n'épargne rien, l'équivalence a tout gagné, fabriquant d'autres *peurs compensables*. La peur du monstre-tel a vécu, elle doit désormais s'augmenter des dispositions spectaculaires du monstre-en-scène et la quotidienneté du monstre-en-ville : grimé, sonorisé, surroundé, flashé, consommant, dansant, chantant, promenant, dûment préparé et assorti de peurs remédiables. N'ayons crainte, la chimie, sur ordonnances conventionnées, rachètent nos peurs, compulsives et addictives : anxiolytiques, antidépresseurs.¹⁴ Acclimaté au cinéma, le monstre a du y adapter d'autres formes de monstruosité à causes d'effets techniques qui secouent, démontent, surprennent, éblouissent et bouleversent. On ne peut être surpris de l'assimilation du monstre et de la technique, non pas seulement par ce que la technologie est démonstrative, mais aussi parce qu'elle remplace le monstre urbanisé et parce qu'elle fait le spectacle. Depuis toujours, la contribution de la technique au spectacle est axiale.

On reste étonné que le fameux *Vocabulaire de la psychanalyse*¹⁵ ne montre rien entre "moi plaisir – moi réalité" et "motion pulsionnelle" répartissant peut-être la monstrueuse notion [monstre] dans tous ses articles. Si l'on convient aisément que "moi" et son parent "sur-moi" s'avèrent monstres comme la motion pulsionnelle en relève et y porte [en monstruosité], on s'étonne que cette différence [monstre] dont l'excellent Foucault assurait déjà la conscience, ne soit pas portée comme telle. Ce même Foucault qui en eut l'humaine passion ; toute sa vie à montrer combien et comment l'homme *externalise la chose* l'intégrant au criminel afin de le discréditer, le crime est un dérapage des ombres humaines. Le déplacement [du monstrueux] que les hommes antérieurs avaient

¹⁴ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

¹⁵ Laplanche – Pontalis, Paris, PUF, 1967

entrepris dans le milieu du milieu naturel : la forêt, s'incorpore en criminel dans la grande anthropologisation du XIXème.¹⁶

Comme si le sujet moderne à peine "découvert" assignait ses défauts à celle et celui qui débordaient ses lois, ou, pire, comme si le sujet moderne enregistrerait les défauts de son progrès, et pour les vaincre et pour les spectaculariser, dans les zoos inertes que sont les ouvrages scientifiques et les musées.¹⁷

Dans cette systématique normalisation, totalisation du vivant, industrialisation du visible, le monstre globalement disséminé en monstrueux, de créature est devenu contagieux virus dont un subtil dosage assure la notoriété : le monstre-à-peine se voit et s'expose à être connu (qu'importe de qui et pourquoi !).¹⁸

À l'instar de Canguilem, l'anorme et le monstre formulent la norme et le normal.

Dynamique de l'imaginaire, le roman se prenait conjointement de passion pour les anormaux.

ce monstre-ci

Las de froisser, celui-ci se présente comme déplié d'une imagerie japonaise. Il pourrait avoir été gonflé là par quelques souffles mangas tout heureux de la farce d'ici-là ; étrange souffle parvenu d'un côté à l'autre du globe, un souffle presque-antipode, un souffle pacifique qui se monstrerait, et renverserait le renversement de ces livres qui se lisent en commençant par la "fin".

Métaphysique littéraire : le renversement poétique du monde passerait-il par un renversement lectoral ?

Le monstre est une contre-évidence, conceptuellement, toujours à refaire et cependant indéfectible, ici-même et tout aussi bien ailleurs.

Aboutissement des bizarreries du monstre [monstre-là], ce monstre-ci s'étrange encore, étrangle encore quelques mots dans des gorges effarouchées mais plus n'effraie ; ci debout un monstre figé, un monstre imagé.

Tout y est soupçonné : une bouche biaisée, des pieds collés qui pourraient se détacher, un absence d'yeux et un libidineux regard intérieur, l'aspect [trompeur] métallique, une massive présence pleine de vide, une forme contestable d'art, un imparfait écart de style, une bienveillance possiblement piégeante, son enfantine attraction, ...

Ne nous laissons pas endormir, le monstre comporte toujours d'autres ressorts, bien malin, et surtout naïf, celui qui prétend le tenir, l'avoir dompté, ce même que l'on retrouvera sans attendre "démonstré", dépouillé de ses mystères, et, bien évidemment, sans "son" monstre, parti voir ailleurs.

Le monstre est *un ailleurs en soi*. Dans notre enfance, l'agacement des adultes que nos bruits et agitations irritaient nous suggérait d'aller voir ailleurs s'ils y étaient. Certains d'entre nous mirent très longtemps à comprendre et le sens de la formule et la chance d'un déplacement au-delà de la vigilance des adultes.

Probablement initié à la même science enfantine, le monstre est toujours *également* parti voir ailleurs !

¹⁶ La contemporanéité de l'industrie et de l'anthropologie ne laisse pas d'émerveiller, il y va conjointement de la méthode et de la discipline et plus encore du classement de ce que l'on fait [par ailleurs] disparaître. Toutes les sciences humaines, même les plus critiques, assurent aussi leurs raisons compensatrices, que la voix populaire résume dans l'expression "cause toujours !".

¹⁷ Vous l'avez compris, à l'expression Foucault-Deleuze de la société actuelle en "société de contrôle" je préfère "société de compensation".

¹⁸ Qu'importe de mourir idiot si l'on meurt connu, nos héritiers profiteront sans doute d'un décès bien orchestré !

Apparemment apprivoisé par la synthétique [et trompeuse] matière apparentée à du métal, domestiqué par l'imagerie numérique qui le taille et le biseaute en diverses facettes, de là advenu, celui-ci est probablement relié aux dessins de l'autre côté du globe. Cette forme synthétique restitue deux de ses conditions : l'irrémissible jeu des apparences dans lequel s'inscrit le monstre et, particulièrement, sa provenance computationnelle. Nous apprécions sa réalité synthétique et comme forme et comme forme calculée qui proclament son appartenance à un autre genre mythologique : les êtres calculés.

Pour mémoire, une autre expression, cette fois plus adolescente, lors d'un différend entre deux *jeunes* faisait dire à l'un : "Je ne te calcule pas !"

Celui-ci, même s'il peut dissimuler quelques retorseries consubstantielles, semble même vouloir protéger ses "administrés" ; ses bras, choses plutôt acquises aujourd'hui, que d'aucuns lisaient menaçants, se découvrent bienveillants. Encore une fois, les enfants ne s'y sont pas trompés, l'adoptant instantanément, exigeant de leurs parents "le détour par le monstre", tournant autour, le traversant, l'amusant.

Le monstre fait savoir *du problème*, et notre monstre sera aussi accusé d'être de l'art administré. Subrepticement, la chose problématique revient alors à une autre monstruosité dont les hommes se sont pourvus, une monstruosité que même ses employés déplorent : l'ADMINISTRATION, forme secondaire de l'État.

En réalité, vous l'avez compris, le monstrueux, même approché, est l'inaccessible, la collecte de ses formes d'échappement demeure inaccomplie.

Comprenant prescription, injonction, detestation du cas, enregistrement, la forme administrative est forme monstrueuse. Pour le bien de ses administrés, son pouvoir de vigilance et son envie de "comprendre" sont toujours consolidés. La Gestion Publique désire foncièrement augmenter ses "bienfaits" : mieux prélever ses impôts fonctionnels, améliorer ses lectures statistiques, rationaliser ses moyens, unifier ses guichets, gommer ses absurdités... Monstrueuse, cette prodigue volonté collective [*pour ses administrés*], cette assurance de meilleures conditions d'existence vire quelquefois au cauchemar : attente indéterminée au guichet, (le numéro délivré tarde à s'afficher, voire disparaît), surexigence documentaire (un document toujours manque), demande énigmatique (des rubriques incertaines à renseigner), intrusion (pour mieux vous servir nous devons mieux vous connaître), guerre des services (prérogatives disputées), hystérie réformiste (une stricte comptabilité devrait montrer une réforme tous les 5 ans, et toujours plusieurs en projet), rationalisme creux (mutualisation des moyens = moins de personnes = plus de services ?), servitude comptable (l'autorité des chiffres), religion réglementaire ("Le Texte dit que..."), langue spécifique (vocabulaire et grammaire insolites), amabilité partielle (le sourire est suffisamment rare pour être répertorié), certitudes ("C'est ainsi !"), lenteurs ("Nous traitons votre dossier"), débordements (l'entassement-enfouissement des dossiers), ...

Ce monstre-ci rappellerait aussi publiquement ces insondables difficultés d'une machinerie dont il serait d'ailleurs la conséquence ; mais celui-ci ressort d'une autre génération qu'une étatique décision, tombant sur la multitude¹⁹, en fait, il ressort du désir et de l'intelligente volonté de ses (nouveaux) commanditaires²⁰.

Des gens, concernés par la place et ce qui pouvait y arriver, l'ont sollicité, arbitré, suivi et porté. Surprise, la multitude concernée invente son monde, merveille, ce monde advient sur la place commune, affrontant les

¹⁹ La multitude, ses fondements, ses renversements, notamment décrite par et propagée par Michael Hart et Antonio Negri, *Commonwealth*, Paris, Stock, 2012 (traduit de l'anglais) ("La multitude des pauvres" pp.74-95 dans l'exemplaire de poche publié par Gallimard (folio) en 2014) tous les numéros de la revue *Multitudes*.

²⁰ cf. note 1.

obstacles, convaincant, remuant les certitudes. Ce monstre-ci est une évidence que ce monstre-là n'était pas, il est aussi l'octroi au bien commun d'une agissante multitude.

Quoi de mieux qu'un monstre à *démontrer* l'humanité ?

Cette chose subtilement prise entre l'animal récemment revenu de sa bestialité²¹ et la machine dont le numérique entreprendrait la perfection. Cette Chose emporte la place du marché pour en faire sa place, comme si le placement d'une statue recommençait l'énoncé du lieu. Le marché est aussi un monstre !

Ayant caressé comment il apparaît et ce qui le procure, nous finissons par ce qu'il représente.

Apprécié, domestiqué, et encore détesté, il procède d'une particularité administrative : même autrement commandité, il advient publiquement, il est *bien là*, valeur partagée *et* contestée, valeur symbolique équivoque, valeur symbolique ambigu. Ses évaluations se heurtent aussi à sa monstruosité administrative : redoublement de sa condition particulière et de *cette* présence en lieu et place.

Chose publique dans l'espace commun, ce monstre-ci, spatialement intégré par le temps, incorpore des décisions controversées. Ayant fait sienne cette place, le monstre a *déplacé* celle du marché, hors duquel rien n'est plus !

Au delà de ses premières insatisfactions, cette chose urbaine singulière étonne de moins en moins ; en règle générale, le paysage, et les regards qu'il suppose, façonnent leur unité. *On s'habitue* !

Serait-ce une créature politique ? Peut-être...

Éligible ? Peut-être ...

Une âme publique ? Possiblement...

Une bizarrerie ? Certainement.

Heureusement, l'art a encore le privilège des bizarreries.

De qui-quoi ce monstre est-il le symbole ? L'hypothèse ? La version ? La vision ? L'Ambassadeur ?

en somme : les échanges symboliques & ce monstre

"Ce qui fait sens n'est pas toujours ce que l'on croit."²²

On le sait venu d'un tout autre monde, on le sait plutôt acclimaté. Même apparenté à une chose furtive, on en identifie les traits ; ce monstre dit parfaitement tout ce qu'il tait : ni bouche hormis hypothétique, ni visage établi, ni musculature attestée, ni squelette avéré, ni jambes détachées, ni cœur battant, ni matière évidente, ni taille absolument monumentale²³, ni gestuelle authentique.

Irréductible, souterrain et sournois, le monstre réalise une délocalisation des symboles.

La plus grande bizarrerie actuelle ne ressort pas de considérer le pathologique comme descripteur efficient du normal mais revient de l'extrême confusion de l'un en l'autre : le normal est pathologique et réciproquement.

²¹ Notamment, Elisabeth de Fontenay, *Sans offenser le genre humain. Réflexions sur la cause animale*, Paris, Albin Michel, 2008.

²² Michel de Wey, *Hypothèses anachroniques*, Lourdes, Intercontinental Editions, 1939, pp.39-45.

²³ Sa taille a été l'objet d'ajustements dont les motifs méritent le détour.

Ayant voulu que l'exception fasse la règle, nous nous sommes laissés aller à croire, entre autres pour des raisons esthétiques, que l'exception est la règle, dispersant ainsi toute règle possible dans l'ordre absolu du spectacle dans lequel l'exception comme la règle est *formellement* fluctuante.

Cette extension inconditionnelle de la précarité à tous les concepts, même les plus monstrueux, porte à se perdre en interprétations douteuses. Le jeu extrême des apparences, dont Jean Baudrillard a été l'expert²⁴, cette séduction obligatoire dans laquelle l'actuel est la promesse d'un autre actuel, mobilisation infinie²⁵ similaire à celle des joggers de Central Park qui courraient, courraient en laissant supposer au même Baudrillard qu'ils avaient perdu la formule pour s'arrêter²⁶.

Faite représentation en mouvement, la sémantique n'est plus qu'une probabilité du sens, une dynamique suraccélérée de vraisemblance. L'art nous avait longtemps avertis des puissances de ses vraisemblances, mais nous restions persuadés qu'il bluffait ; ses vraisemblances valent désormais plus que les faits dont il est dit qu'ils ne sont jamais que des élaborations... vraisemblables.

Cette bombe conceptuelle majeure —du sens plus qu'il n'en faut mais surmobilisé— était prévenue par le monstre-là : ce machin-truc-créature dangereux mais deterritorialisé (*sa forêt valait comme aterritoriale*), en partie repris dans ce monstre-ci, une fois reterritorialisé, voire incorporé-partagé échappant à ses jeux symboliques pour devenir symbole-sans-objet, c'est-à-dire une bombe cognitive avec laquelle il nous faut encore et encore procéder.

Désormais, nous naviguons cognitivement dans les "apparences faites symboles".

Spectacle pacifié de la peur, figée-renversée-amusée, ce monstre-ci rend compte de la vaporisation des symboles, de la suprématie de la valeur cosmétique offrant l'avantage d'être *toujours* en voie de remplacement, même pénible, celle-ci ou celle-là ne peut durer et si l'on est encore plus pressé, il nous suffit d'en acquérir une autre, les valeurs de demain sont en boutiques.

Le monstre est une perfection diffuse, un sublime vulgarisateur, être déformé-reformé, ce monstre invite en ville. Il nous démontre que le pire n'est parfois qu'un meilleur mal regardé.

fin 2013 - début 2014,

Jac Fol

²⁴ Profitablement précédé de Walter Benjamin et de l'école de Francfort, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1983.

²⁵ Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie*, Paris, Le Seuil, 2003 (traduit de l'allemand 1989)

²⁶ *Amerique*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1986, p.41.